sont alors presque tous Canadiens. Il faut avouer aussi que les spéculateurs étrangers, officiers ou soldats, qui avaient obtenu des terres, les laissèrent en friche, se contentant d'attendre que leur titre eût acquis quelque valeur. Bien que pauvres et chargés de nombreux enfants, les Canadiens purent, à bas prix, faire d'avantageuses acquisitions. Aussi bien, ils étaient les meilleurs hommes de chantier.

En 1844, des centres importants se forment de tous côtés. La seule seigneurie de l'Original et quelques cantons environnants comptent alors environ 1,500 Canadiens.

A Bytown, ils s'emparèrent de la basse ville, sans énumérer les colons canadiens qui défriehaient, même au loin, la rive nord de l'Outaouais.

Vers le milieu du siècle, se fit une énorme poussée vers l'émigration aux Etats-Unis de la Nouvelle-Angleterre et vers l'ouest. La découverte des mines d'or, en Californie, attira un grand nombre de Canadiens. Dépourvue de ressources, regardée d'un œil de mépris et de jalousie, la race canadienne se trouva dans la nécessité de s'exiler dans de nouvelles régions, soit par l'appât d'un salaire plus rémunérateur, soit par sa passion de voyager au loin, soit par impuissance de subvenir aux exigences familiales.

Chose remarquable, et propre à leurs inclinations naturelles, les Canadiens ont eu, toujours et partout, sauvegarder la tendance à se grouper par affinité d'origine; grâce à la proximité des groupes, aux alliances matrimoniales, à la facilité et à la fréquence des communications, ils conservèrent la religion, les mœurs, les usages, la langue et l'esprit national. Pour conserver à leur patrie et à leur race ces hommes dispersés, la difficulté était donc tout entière dans la première formation de ces groupes. En dépit de mille causes diverses, ils y ont réussi à merveille: c'est la raison même de leur espoir dans l'avenir!

* * *

Depuis cinquante ou soixante ans, l'élément canadien-